

ANTONELLA DEL PRETE

SYLLOGISME, HYPOTHESE ET DEMONSTRATION DANS LA  
POLEMIQUE SCHOOCK-DESCARTES  
REPONSE A MASSIMILIANO SAVINI

Martin Schoock's various – and apparently disparate – attempts to criticise Descartes focus on the latter's plans to refute traditional logic and to adopt a different method. Schoock also attacked Descartes' criterion of evidence and his physics, which were not based on the Aristotelian model of syllogistic proof. According to Schoock, Descartes was doubly mistaken: firstly, he extended to physics a notion of evidence that was appropriate only to mathematics; secondly, he abandoned syllogism in favour of a different type of proof, thus turning physics into a purely hypothetical discipline, such as astronomy was deemed to be in this period. The same assumptions also underlie his accusations of magic, which ought perhaps to be considered in the light of the ongoing polemical debates between Schoock's teacher Gijsbert Voetius and Robert Fludd.

Je voudrais tout d'abord féliciter Massimiliano Savini pour son travail: il démontre à la fois de maîtriser des textes et des traditions philosophiques qui ne sont pas très connues, et de ramener des discussion qui peuvent sembler sans intérêt à des questions fondamentales.

Je me limiterai donc à reformuler certaines thèses de sa communication, en essayant de les présenter sous un jour différent, mais pas opposé.

Massimiliano Savini a très opportunément remarqué que la polémique de Marten Schoock porte sur la tentative de Descartes de rejeter la logique traditionnelle au profit d'une méthode différente: les accusations d'athéisme, d'enthousiasme, de socinianisme, etc., qui

peuvent sembler disparates et presque contradictoires, dérivent plus ou moins directement de cette critique de fond. La prétendue évidence des arguments cartésiens ne serait donc qu'un artifice rhétorique et la physique exposée dans les œuvres de Regius se réduirait à un assemblage d'hypothèses et d'analogies dépourvu de toute force démonstrative. Notre sensibilité philologique et notre sens de la justice n'approuveraient pas le choix d'attaquer Henricus Regius: les responsabilités sont individuelles et on ne peut attribuer à Descartes les thèses du médecin hollandais sans faire des *distinguo*. Mais il faut considérer d'une part que le philosophe français n'avait publié en 1643 que des échantillons de sa physique, d'autre part que les écrits de Regius permettaient à Schoock de démontrer que les doctrines de Descartes se répandaient désormais dans les Universités des Pays-Bas: le problème devenait donc institutionnel.

Je voudrais à présent attirer l'attention sur la démarche de Schoock. Il me semble qu'il ne se limite pas à accuser Descartes de proposer aux lecteurs une évidence purement rhétorique, mais qu'il remet en cause le critère même de l'évidence, ainsi que Descartes l'avait formulé. Schoock ne met pas en doute l'existence, même dans l'esprit corrompu des hommes après la Chute, d'étincelles de la véritable philosophie naturelle détenue jadis par Adam. A partir de ces principes, qui ont «une évidence suprême», nous pouvons déduire des conséquences d'une égale évidence<sup>1</sup>. Quelle est donc la différence avec Descartes? La différence est dans le fait que, d'après Schoock, ce procédé n'exclut pas le recours aux sens et à la tradition, mais le présuppose. La seule garantie que les principes évidents ne sont pas des chimères enfantées par notre imagination est le fait qu'ils sont universellement admis par la tradition philosophique<sup>2</sup>, et qu'ils sont

acceptés par le sujet connaissant après avoir été confirmés par les sens<sup>3</sup>. Même l'axiome que le tout est plus grand que la partie devrait être préalablement attesté par les sens<sup>4</sup>. Bref, pour démontrer tel ou tel dogme Descartes devrait d'abord le rattacher à des axiomes admis depuis toujours par tous les hommes et ensuite montrer que ce dogme est conforme à l'expérience commune des sens<sup>5</sup>. La capacité de dissiper les objections et de rendre compte de tout ce qui se rapporte à ce dogme ne vient qu'à la fin<sup>6</sup>. Que l'innéisme de Schoock et de la théologie réformée ait un sens différent de celui de Descartes est confirmé par les critiques à l'idée innée de Dieu développées par le philosophe hollandais dans le *De scepticismo*, imprimé en 1652. Schoock préfère en effet parler de «notion» de Dieu, et non pas d'idée, puisqu'il veut souligner la nécessité de la Révélation pour arriver à une véritable connaissance de Dieu, et qu'il affirme que le caractère inné de cette notion consiste dans le fait qu'elle est le résultat naturel de la contemplation de la création.

Pour revenir à l'*Admiranda methodus*, cette polémique adressée contre une évidence intuitive, fondée sur le refus des sensations, n'est que le début d'une critique serrée de la physique cartésienne. Les hypothèses et les analogies de Descartes et de son disciple Regius, en établissant un lien arbitraire entre le particulier et l'universel, n'aboutissent pas à de véritables démonstrations: Descartes et Regius remplacent les principes communément reçus par d'autres principes imaginaires, dont ils n'arrivent pas à prouver qu'ils sont communs à toutes les choses naturelles et qu'ils sont les seuls susceptibles d'expliquer tous les phénomènes naturels<sup>7</sup>. Je voudrais développer les considérations de Massimiliano Savini sur les critiques de Schoock à la méthode de Descartes en les rattachant au rejet du modèle

aristotélicien de la démonstration au profit d'un idéal mathématique. Dans la tradition péripatéticienne, ainsi qu'elle a été transmise par les Universités pendant le Moyen-Age, les mathématiques et la physique sont des domaines du savoir différents. Les mathématiques aboutissent à des démonstrations certaines, mais l'existence extramentale de leurs objets n'est pas avérée: la nature intelligible des figures géométriques ne permet pas leur application à la matière sensible et imparfaite du monde sublunaire. Seul un nombre très limité de phénomènes peut être traité mathématiquement: l'exemple le plus connu est celui des corps célestes, dont les mouvements sont étudiés grâce à cette branche des mathématiques mixtes qui est l'astronomie. Le caractère idéal des mathématiques, cependant, se reflète dans l'astronomie: si l'on devait s'en tenir aux bornes de cette discipline, on ne pourrait décider si les modèles élaborés pour expliquer les mouvements des astres ont une véritable existence ou si ils sont de pures hypothèses inventées pour sauver les phénomènes. Ce sont la physique et les Ecritures qui font le choix, délimitant le champ de l'existant par des critères étrangers aux mathématiques, à leur cohérence et à leur capacité de prévoir les événements. La physique, au contraire, doit son ancrage dans l'existant et son procédé scientifique à l'usage, codifié par les *Analytiques*, de la démonstration syllogistique, capable de repérer les causes des phénomènes. Au XVI<sup>e</sup> siècle un débat animé oppose certains mathématiciens, notamment jésuites, qui soutiennent que les démonstrations mathématiques peuvent être traduites dans une forme syllogistique et donc acquérir une dignité proprement scientifique, à d'autres mathématiciens et philosophes qui niaient résolument cette possibilité. Toutefois, tous étaient d'accord pour affirmer que le seul genre de démonstration

scientifique était la démonstration *per causas*. Mon schéma est très rapide et ne mentionne pas les nombreuses exceptions à cette partition disciplinaire qui ont constellé l'Antiquité et le Moyen-Age, mais il résume efficacement l'opinion communément reçue.

Selon Schoock, le procédé philosophique et scientifique de Descartes s'oppose sous un double aspect à cette tradition codifiée. D'une part le philosophe français transpose à toutes les branches du savoir un modèle de certitude et d'évidence qui n'est propre qu'aux mathématiques<sup>8</sup>: nous savons à présent que certains cartésiens, dont Johannes Clauberg et les auteurs de l'*Art de penser*, élaborent une logique 'cartésienne', tout en affirmant qu'ils développent la méthode de leur maître, et qu'ils contribuent ainsi au rétablissement d'un nouveau type de pluralisme méthodologique, un pluralisme qui n'est plus celui propre de la philosophie reçue, mais qui n'accepte non plus l'évidence et les idées claires et distinctes comme critère unique. D'autre part, le refus du syllogisme et l'utilisation en physique de différentes espèces de preuve et de démonstration équivaldrait, d'après Schoock, à une perte de la valeur scientifique de cette discipline: tout comme il arrive aux astronomes, les physiciens cartésiens ne seraient pas en mesure de démontrer que leurs hypothèses représentent effectivement la réalité des choses et qu'elles sont la seule manière possible d'expliquer les phénomènes<sup>9</sup>. Il s'agit d'un reproche que Schoock, tout en ayant atténué sa polémique avec Descartes et ses élèves, continuera à adresser à Descartes et à la philosophie de la nature des *novatores*, comme le montrent les pages du *De scepticismo*, de la *Physica caelestis* et de la *Physica generalis*.

Je voudrais conclure ma réponse à Massimiliano Savini en rappelant la présence et l'importance d'une accusation qui nous

semble à présent absurde, mais qui n'est pas sans rapport avec ce que je viens de dire: Schoock rapproche plusieurs fois la physique de Descartes des rêves des magiciens<sup>10</sup>. Cette bizarre analogie a de nombreuses raisons. La première dérive encore une fois, à mon sens, de ce qui, aux yeux de Schoock, apparaît comme une excessive mathématisation de la physique. Regius, en effet, suivant le philosophe français, rejette l'utilisation des formes substantielles dans l'explication des phénomènes et fonde ses analyses des objets naturels sur d'autres principes, comme la grandeur, le nombre et la figure. Or, d'après Schoock ce ne sont que les kabbalistes et les faiseurs de talismans qui attribuent une puissance active aux nombres et à la figure, tandis que la philosophie traditionnelle ne leur assigne pas le rôle de principe naturel. Cette critique est formulée, de façon significative, dans un chapitre dont le titre est *La philosophie cartésienne ne pourra se perfectionner ni par la Géométrie ni par l'Algèbre*.

Tout lecteur moderne, cependant, se demande pourquoi ces considérations portant sur l'efficacité des figures et des nombres ne sont pas associées à l'accusation de remettre à la mode du jour les doctrines de Démocrite, d'autant plus que le philosophe d'Abdère est souvent mentionné par Schoock, et qu'il s'agit d'un grief très fréquent dans les traités anticartésiens. C'est qu'un autre élément entre en jeu: la deuxième raison de l'accusation de magie doit en effet être repérée dans la politique culturelle de Schoock et de son maître Gijsbert Voetius. L'*Admiranda methodus* interprète les textes de Descartes en utilisant les catégories élaborées par les *Quaestiones in Genesim* de Marin Mersenne, ce qui pourrait être à l'origine non seulement de la comparaison avec Giulio Cesare Vanini et de l'accusation

d'athéisme<sup>11</sup>, mais aussi du fait que la philosophie cartésienne est analysée *sub specie naturalismi* — le naturalisme italien et la magie naturelle, tout comme le libertinage, étant l'une des cibles préférées du Minime. La présence presque obsédante du nom de Robert Fludd pourrait d'ailleurs être un clin d'œil adressé à Mersenne, dont on connaît les démêlés avec le philosophe anglais<sup>12</sup>.

Descartes magicien? Ce qui nous semble un oxymoron devait au contraire répondre à des automatismes répandus dans la culture du XVIIe siècle, si les paysans qui essaient d'arrêter le protagoniste des *Etats et empires du Soleil* de Cyrano de Bergerac (imprimés en 1662), trouvent que le fait d'être en possession des *Principia* de Descartes, dont les planches leurs rappellent les figures utilisées dans les opérations magiques, justifie largement leurs soupçons: il s'agit bien d'un sorcier<sup>13</sup>!

Clauberg, J.; 5

Cyrano de Bergerac, S.; 8; 9

Démocrite; 7

Descartes, R.; 1; 2; 3; 4; 5; 6;  
7; 8; 9

Fludd, R.; 1; 7

Marion, J.-L.; 9

Mersenne, M.; 7

Prévot, J.; 9

Regius, H.; 2; 4; 6

Savini, M.; 1; 2; 4; 6; 9

Schoock, M.; 1; 2; 3; 4; 5; 6; 7;  
9

Vanini, G. C.; 7

Verbeek, T.; 9

Voetius, G.; 1; 7

<sup>1</sup> M. SCHOOCK, *L'Admirable méthode*, dans R. DESCARTES et M. SCHOOCK, *La querelle d'Utrecht*, textes établis, traduits et annotés par T. Verbeek, préface par J.-L. Marion, Paris, Les impressions nouvelles, 1988, pp. 212-213.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 214; il s'agit à mon sens d'une reformulation du principe du *consensus gentium*

<sup>3</sup> Même rapport entre le savoir légué par la tradition et les expériences sensibles *ibid.*, pp. 215, 236 et 318.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 312-313.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 238-240.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 239.

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 283-284.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp. 241-242.

<sup>9</sup> *Ibid.*, pp. 251 et 300-302.

<sup>10</sup> *Ibid.*, pp. 165-166, 175-176, 205, 231, 243-244, 285-287 et 290.

<sup>11</sup> Cf. le commentaire de Theo Verbeek *ibid.*, pp. 468, 521, 526; et M. SAVINI, *Methodus cartesiana o methodus vaniniana? Fonti e significato teorico del parallelo tra René Descartes e Giulio Cesare Vanini nell'Admiranda methodus di Martin Schoock*, dans M. T. MARCIALIS et F. M. CRASTA, *Descartes e l'eredità cartesiana nell'Europa Sei-Settecentesca*. Atti del convegno "Cartesiana 2000", Cagliari, 30 novembre – 2 dicembre 2000, Lecce, Conte Editore, 2002, pp. 109-125.

<sup>12</sup> *Ibid.*, pp. 182, 225, 231, 237, 255, 297 et 298.

<sup>13</sup> S. CYRANO DE BERGERAC, *Œuvres complètes*, J. Prévot (éd.), Paris, Belin, 1977, pp. 431-432.